

PAGE DE SAINT NICOLAS

PAROLE D'HONNEUR

I

—Prête-moi ton livre, Georges.

—Non.

—Je t'en prie !

—Non, te dis-je.

—Mais pourquoi ne veux-tu pas me le prêter ?
—Ecoute ; ce n'est pas pour te faire de la peine, je t'assure. Je voudrais bien, mais je ne peux pas.

—Parce que... Mon cousin vient demain soir chez nous ; il faut bien que je lui montre mon prix, n'est-ce pas ?

—Eh bien, laisse-le-moi seulement jusqu'à demain soir...

—Je n'ai pas le temps de venir le chercher.

—J'irai te le reporter.

—Avant le soir ?

—Oui !

—Bien sûr ?

—Sûr.

—Tu promets ?

—Je promets.

—Ta parole ?

—Ma parole... "Ma parole d'honneur !"

—Eh bien, tiens ; le voilà. J'ai ta parole, tu sais ?

—A demain. Merci !

Voilà ce qui s'était dit la veille au soir, quand les deux camarades s'étaient quittés. Et c'est pourquoi, ce jour-là, les devoirs achevés, s'étant saisi du bienheureux volume, Marcel s'était échappé en courant vers le coin le plus retiré du jardin, pour se sentir plus seul, pour n'être pas dérangé. Là, sous un petit berceau de feuillage, bien abrité et demi-caché, assis sur le banc de bois, les deux coudes appuyés sur la petite table rustique et le front posé sur ses mains, le livre ouvert devant lui, notre ami est resté deux longues heures immobile, plongé dans sa lecture, perdu... Je ne sais pas quel pouvait être ce livre ; mais l'histoire était bien intéressante, sans doute, car le lecteur ne tournait pas seulement la tête. Plus d'une fois ses yeux brillèrent et ses lèvres sourirent ; et même, à certains moments, il lui glissa, je crois,



Ta parole ? — Ma parole

une larme entre les cils. Avec quel regret il tourna la dernière page ! — N'est-ce pas triste, dites, que les belles histoires finissent ?

II

Il n'avait pas encore refermé le volume, quand deux têtes mutines et joyeuses apparurent par-dessus la haie.

—Marcel ! Marcel !

—Quoi ? Qu'y a-t-il ?

—Nous venons te chercher. Ouvre-nous.

L'enfant vint à la barrière ; en un instant on s'expliqua.

—Mon petit Marcel, disait la gentille voisine, on nous envoie te chercher, parce qu'il y a une fête

chez nous. Paul, Rosine, Julie, sont venus, et Laure, et son frère. On va faire la dinette ; mère a envoyé chercher des gâteaux. Mon grand frère a son violon, il nous fera sauter. Nous danserons des rondes ! Allons, viens vite, on t'attend.

—Je ne peux pas aller.

—Et puis nous jouerons à grand vacarme à travers toute la maison ! ajoutait l'espiègle voisine. Viens.

—Impossible !

—Et pourquoi donc ?

—Parce qu'il faut que j'aille porter un livre à Georges.

—Tu iras demain.

—Il veut son livre ce soir.

—Il attendra.

—Il compte sur moi.

—Tant pis ! N'est-ce pas, Marie ? il faut qu'il vienne.

—J'ai promis...

—Et Paul, qui demande après toi !

—J'ai donné ma parole.

—La cousine Marguerite va venir dans une heure.

—J'ai donné ma "parole d'honneur !"

—Ah ! quel dommage ! une si gentille soirée ! Et la dinette ! Et les rondes ! — N'est-ce pas triste à penser que les autres s'amuseront si bien et qu'on n'en sera pas ? Marcel était fort porté pour les jeux et le rire, et la joyeuse compagnie ; il aimait beaucoup son ami Paul et la charmante cousinette Marguerite. Hélas ! quel chagrin ! — C'était une vraie tentation, je vous assure. Pourtant, Marcel n'hésita pas un instant.

—Je ne peux pas, je ne peux pas, répétait-il en lui-même, puisque j'ai promis. Mais c'est bien dommage ! Si j'avais su !

—Amusez-vous sans moi, reprit-il résolument. Embrassez pour moi Paul et Marguerite. Dites-leur à tous que j'ai bien du regret... Oh ! oui !

—Que va penser l'ami Paul ?

—Qu'il en ferait autant à ma place.

—Marguerite dira : "Ce n'est pas bien de nous laisser pour un autre."

—Non, tenez ; je m'en vais ; car, si je restais... je resterais peut-être tout à fait. Mais je cours, il est temps ! Il y a loin d'ici chez Georges, plus d'une demi-lieue ! Merci... Bonsoir... Bien du plaisir."

III

En route ! Il marchait vite, par les petits chemins, le livre sous son bras, fâchant d'oublier son regret et de penser à autre chose. Mais, comme il était préoccupé par ses idées, il ne s'aperçut pas que le soleil, déjà bas, s'était caché tout à coup. Le jour se fit sombre en un instant. C'est un orage qui vient, pensa Marcel ; et il se hâta. Un éclair traversa le nuage, et un gros coup de tonnerre retentit sur sa tête.

Notre camarade n'était pas poltron ; il n'était pas de ceux qui, s'ils entendent un coup de tonnerre, courent se cacher sous les lits ! Dans toute autre occasion, je pense, il se serait sauvé bien vite vers la maison. Mais il s'était dit : "J'ai promis, il faut que j'aille !" Il brava sa peur, et marcha. Tout à coup la pluie se mit à tomber. Marcel courut vite se mettre à l'abri sous un grand arbre. Mais, au bout d'une minute, l'arbre était traversé, le pauvre enfant tout trempé ! Il tâchait du moins de garantir son livre, en le cachant sous ses vêtements. Dès que la pluie fut un peu ralentie, notre brave garçon quitta l'arbre et se remit en route, par le sentier des prés.

Le ruisseau, qui coule au bas du pré, grossi subitement par la pluie, avait débordé. Le filet d'eau était devenu une rivière ! Et le petit pont, fait de deux planches jetées d'un bord à l'autre, était caché sous l'eau. Que faire ? Que devenir ? Du coup, notre ami eut bien envie de s'en retourner. Tout à coup, il se décide. "N'importe, dit-il ; je passerai !" Et le voilà ôtant sa chaussure, ses bas, relevant son pantalon jusqu'aux genoux ; puis, résolument, il entre dans l'eau, avançant avec précaution, tâtant du pied le fond, qui était

de plus en plus creux. L'eau grondait, bouillonnait autour de ses jambes ; puis elle monta jusqu'à ses genoux, et bientôt au-dessus des genoux ; il crut que l'eau allait l'emporter. Il se jeta en avant, il s'accrocha à des buissons qui pendaient sur l'autre rive. "Tant pis !" cria-t-il tout haut. — Encore un effort, et il est tiré ; le voilà grimpant, en s'aidant des genoux et des mains, sur l'autre bord. "Tout cela pour le livre de Georges," se disait-il en prenant pied sur la terre ferme. Puis il se reprit : "Non, ce n'est pas pour le livre, ni pour Georges ; c'est "pour mon honneur !"

Il remit sa chaussure, tordit le bas de son pantalon, et commença à gravir la montée opposée. — Allons ! encore un peu de courage, mon ami Marcel ; du haut de la côte, on voit la maison. Tu es



N'importe, je passerai

au bout de ta peine... "Je suis arrivé, se disait-il ; mais je ne suis pas revenu ! Il faudra que je fasse un grand détour pour aller trouver le pont du moulin, là-bas ! — c'est le double de chemin. Ah ! et le soir qui vient ! Il faudra que je coure !

IV

Il était nuit, presque, quand Marcel rentra. — Mais, en quel état, ô mes amis ! Trempé jusqu'aux os. Ses mains, griffées par les ronces, avaient des égratignures qui saignaient encore.

"D'où viens-tu, malheureux enfant ? s'écria la mère, aussitôt qu'elle l'eut aperçu. Où t'es-tu mis ainsi ? La première chose à faire est de changer de vêtements. Et vite !"

L'opération urgente n'était pas encore achevée que le père arrivait à son tour :

"Qu'est-ce ? demanda-t-il. Tu n'étais donc pas à la fête, chez nos voisins ? Es-tu tombé dans la fontaine ? Parle donc !"

Il fallut tout dire : la soirée manquée, la route, l'orage et la pluie, le danger couru au passage du ruisseau, et le retour à la nuit, en courant, par le moulin.

"Je savais bien que tu me gronderais, ajoutait Marcel, prêt à pleurer. Mais tu vois bien que je ne pouvais pas faire autrement, puisque j'avais donné ma "parole d'honneur !"

Le père ne gronda pas ; il ne se fâcha pas ; au contraire. Il embrassa son enfant, bien fort, et de tout son cœur.

"Oui, tu as raison, dit-il. Tu as bien agi. Quand on a donné sa parole, il faut la tenir, coûte que coûte, et n'importe ce qui arrive !

"Mais maintenant, mon enfant, ajouta-t-il, écoute bien ce que je vais te dire. Et que ce qui t'est arrivé soit pour toi une leçon. Que cela t'apprenne à ne pas donner ta parole à la légère, et à ne pas engager ton honneur à propos de rien. La parole d'honneur d'un honnête enfant est une grande chose, comme celle d'un honnête homme : il faut la garder pour les occasions sérieuses. Je connais des enfants qui disent à chaque instant : "Je le jure !" ou bien "Ma parole d'honneur !" et ne font pas plus de cas de ce mot que d'un autre. Tu n'es pas de ceux-là : très bien. Mais tu reconnais qu'avant de promettre, il faut y regarder à deux fois ! On ne sait jamais au sûr, vois-tu, ce qui peut arriver. Quand tu promettras, tu diras simplement : "Je promets." Et même tu feras bien d'ajouter : "S'il ne survient pas d'empêchement grave."